

PAUL VERLAINE

---

# PARALLÈLEMENT

---

LITHOGRAPHIES ORIGINALES  
DE PIERRE BONNARD



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

AMBROISE VOLLARD, ÉDITEUR  
RUE LAFITTE, 6

---

MDCCC

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

---

DEUX CENTS EXEMPLAIRES NUMÉRÉS.

N<sup>o</sup> 1 à 10 sur chine chine, avec une suite de toutes les planches sans le texte.

N<sup>o</sup> 11 à 30 sur chine chine.

N<sup>o</sup> 31 à 200 sur vélin de Hollande.

*Toutes les planches ont été détruites.*

---

N<sup>o</sup> 200

PAUL VERLAINE

---

# PARALLÈLEMENT

---

LITHOGRAPHIES ORIGINALES  
DE PIERRE BONNARD



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

AMBROISE VOLLARD, ÉDITEUR  
RUE LAFFITTE, 6

---

MDCCC





*PARALLÈLEMENT*

120



Handwritten red markings, possibly initials or a signature, located on the right edge of the page.



DÉDICACE.

*Vous souvient-il, cocodette un peu mûre,  
Qui gobergez vos flemmes de bourgeoise,  
Du temps joli quand, gamine un peu suve,  
Tu m'écoutais, blanc-bec fou qui dégoise?*

150  
Gardâtes-vous fidèle la mémoire,  
O grasse en des jersseys de poult-de-soie,  
De l'être plu jadis à mon grimoire,  
Cour par écrit, postale petite oye?

Arvez-vous oublié, Madame Mère,  
Non, n'est-ce pas, même en vos bêtes fêtes,  
Mes fautes de goût, mais non de grammaire,  
Au rebours de tes chères lettres bêtes?

Et quand sonna l'heure des justes noces,  
Sorte d'Arjane qu'on me dit lourde,  
Mes yeux gourmands & mes baisers féroces,  
A tes nennis faisant l'oreille sourde?

Rappelez-vous aussi, s'il est loisible  
A votre cœur de veuve mal morose,  
Ce moi toujours tout prêt, terrible, horrible,  
Ce toi mignon prenant goût à la chose,



Et tout le train, tout l'entraîn d'un manège  
Qui par malheur devint notre ménage.  
Que n'avez-vous, en ces jours-là, que n'ai-je  
Compris les torts de votre & de mon âge!


C'est bien fâcheux : me voici, lamentable  
Épave éparse à tous les flots du vice,  
Vous voici, toi, coquine détestable,  
Et ceci fallait que je l'écrivisse!





ALLÉGORIE.

*Un très vieux temple antique s'éroulant  
Sur le sommet indécis d'un mont jaune,  
Ainsi qu'un roi déchu pleurant son trône  
Se mire, pâle, au tain d'un fleuve lent;*



Grâce endormie & regard somnolent,  
Une naïade âgée, auprès d'un aulne,  
Avec un brin de saule agace un faune  
Qui lui sourit, bucolique & galant.

Sujet naïf & fade qui m'attristes,  
Dis, quel poète entre tous les artistes,  
Quel ouvrier morose t'opéra,

420

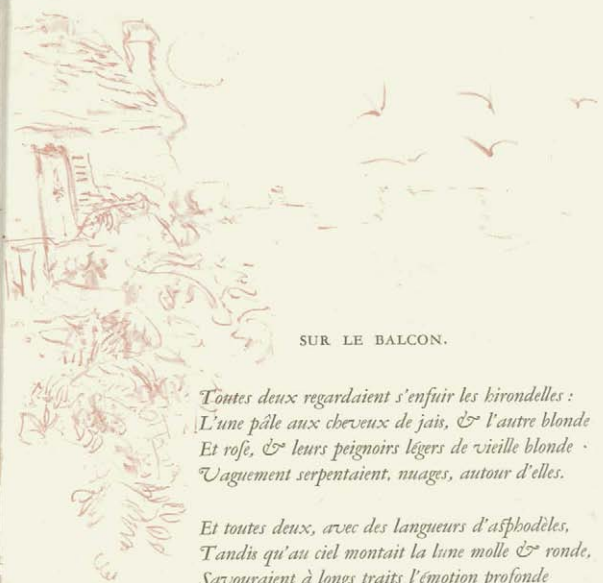
*Tapisserie usée & surannée,  
Banale comme un décor d'opéra,  
Factice, hélas! comme ma destinée?*



LES AMIES



Handwritten text in the right margin, including the number '11' and other illegible characters.



SUR LE BALCON.

Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles :  
L'une pâle aux cheveux de jais, & l'autre blonde  
Et rose, & leurs peignoirs légers de vieille blonde  
Vaguement serpentaient, nuages, autour d'elles.

Et toutes deux, avec des langueurs d'asphodèles,  
Tandis qu'au ciel montait la lune molle & ronde,  
Savouraient à longs traits l'émotion profonde  
Du soir & le bonheur triste des cœurs fidèles.

Telles, leurs bras pressant, moites, leurs tailles souples,  
Couple étrange qui prend pitié des autres couples,  
Telles, sur le balcon, rêvaient les jeunes femmes.

Derrière elles, au fond du retraits riche & sombre,  
Emphatique comme un trône de mélodrame  
Et plein d'odeurs, le Lit, défait, s'ouvrait dans l'ombre.







PENSIONNAIRES.

*L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize;  
Toutes deux dormaient dans la même chambre.  
C'était par un soir très lourd de septembre :  
Frêles, des yeux bleus, des rougeurs de fraise;*

*Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise,  
La fine chemise au frais parfum d'ambre.  
La plus jeune étend les bras, & se cambre,  
Et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise.*

Puis tombe à genoux, puis devient farouche  
Et tumultueuse & folle, & sa bouche  
Plonge sous l'or blond, dans les ombres grises;

Et l'enfant, pendant ce temps-là, recense  
Sur ses doigts mignons des valse promises,  
Et, rose, sourit avec innocence.





PER AMICA SILENTIA.

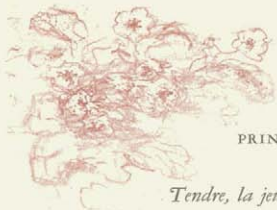
*Les longs rideaux de blanche mousseline  
Que la lueur pâle de la veilleuse  
Fait suer comme une vague opaline  
Dans l'ombre mollement mystérieuse,*

*Les grands rideaux du grand lit d'Adeline  
Ont entendu, Claire, ta voix rieuse,  
Ta douce voix argentine et câline  
Qu'une autre voix enlace, furieuse.*

«Aimons, aimons!» disaient vos voix mêlées,  
Claire, Adeline, adorables victimes  
Du noble vœu de vos âmes sublimes.

Aimez, aimez! ô chères Effoulées,  
Puisqu'en ces jours de malheur, vous encore,  
Le glorieux Stigmate vous décore.





PRINTEMPS.

*Tendre, la jeune femme rousse,  
Que tant d'innocence émuëtille,  
Dit à la blonde jeune fille  
Ces mots, tout bas, d'une voix douce :*

*« Sève qui monte & fleur qui pousse,  
Ton enfance est une charmillie :  
Laisse errer mes doigts dans la mousse  
Où le bouton de rose brille.*

«Laisse-moi, parmi l'herbe claire,  
Boire les gouttes de rosée  
Dont la fleur tendre est arrosée,

«Afin que le plaisir, ma chère,  
Illumine ton front candide  
Comme l'aube l'azur timide.»





ÉTÉ.

*Et l'enfant répondit, pâmée  
Sous la fourmillante caresse  
De sa pantelante maîtresse :  
« Je me meurs, ô ma bien-aimée !*

*« Je me meurs : ta gorge enflammée  
Et lourde me soûle & m'opresse ;  
Ta forte chair d'où sort l'ivresse  
Est étrangement parfumée ;*

« Elle a, ta chair, le charme sombre  
Des maturités estivales,  
Elle en a l'ambre, elle en a l'ombre;

« Ta voix tonne dans les rafales,  
Et ta chevelure sanglante  
Fuit brusquement dans la nuit lente. »







SAPPHO.

*Furieuse, les yeux caves & les seins roides,  
Sappho, que la langueur de son désir irrite,  
Comme une louve court le long des grèves-froides;*

*Elle songe à Phaon, oublieuse du Rite,  
Et, voyant à ce point ses larmes dédaignées,  
Arrache ses cheveux immenses par poignées;*

*Puis elle évoque, en des remords sans accalmies,  
Ces temps où rayonnait, pure, la jeune gloire  
De ses amours chantés en vers que la mémoire  
De l'âme va redire aux vierges endormies :*

Et voilà qu'elle abat ses paupières blémies  
Et saute dans la mer où l'appelle la Moire  
Tandis qu'au ciel éclate, incendiant l'eau noire,  
La pâle Séléne qui venge les Amies.



FILLES





A LA PRINCESSE ROUKINE.

*Capillos de Angelos.*  
(Frisandie espagnole.)

*C'est une laide de Boucher  
Sans poudre dans sa chevelure,  
Follement blonde & d'une allure  
Vénuste à tous nous débaucher.*

*Mais je la crois mienne entre tous,  
Cette crinière tant baisée,  
Cette cascabelle embrasée  
Qui m'allume par tous les bouts.*

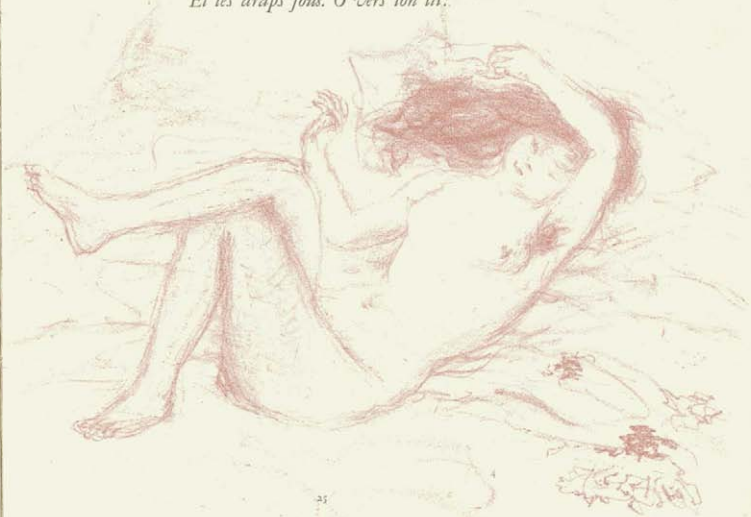
Elle est à moi bien plus encor  
Comme une flamboyante enceinte  
Aux entours de la porte sainte,  
L'alme, la dirve toison d'or!

Et qui pourrait dire ce corps  
Sinon moi, son chantre & son prêtre,  
Et son esclave humble & son maître  
Qui s'en damnerait sans remords?

Son cher corps rare, harmonieux,  
Suave, blanc comme une rose  
Blanche, blanc de lait pur, & rose  
Comme un lis sous de pourpres cieux?


Cuisses belles, seins redressants,  
Le dos, les reins, le ventre, fête  
Pour les yeux et les mains en quête  
Et pour la bouche & tous les sens?

*Mignonne, allons voir si ton lit  
A toujours sous le rideau rouge  
L'oreiller sorcier qui tant bouge  
Et les draps fous. O vers ton lit!*










SÉGUIDILLE.

*Brune encore non eue,  
Je te veux presque nue  
Sur un canapé noir  
Dans un jaune boudoir,  
Comme en mil huit cent trente.*

*Presque nue et non nue  
A travers une nue  
De dentelles montrant  
Ta chair où va courant  
Ma bouche délirante.*



Je te veux trop riieuse  
Et très impérieuse,  
Méchant & mauvaise &  
Pire s'il te plaisait,  
Mais si luxurieuse!

Ab, ton corps noir & rose  
Et clair de lune! Ab, pose  
Ton coude sur mon cœur.  
Et tout ton corps vainqueur,  
Tout ton corps que j'adore!

Ab, ton corps, qu'il repose  
Sur mon âme morose  
Et l'étrouffe s'il peut,  
Si ton caprice veut!  
Encore, encore, encore!

*Splendides, glorieuses,  
Bellement furieuses  
Dans leurs jeunes ébats,  
Fous mon orgueil en bas  
Sous tes fesses joyeuses!*







CASTA PIANA.

*Tes cheveux bleus aux dessous roux,  
Tes yeux très durs qui sont trop doux,  
Ta beauté qui n'en est pas une,  
Tes seins que busqua, que musqua  
Un diable cruel & jusqu'à  
Ta pâleur volée à la lune,*

*Nous ont mis dans tous nos états  
Notre-Dame du galetas  
Que l'on vénère avec des cierges  
Non bénits, les Ave non plus  
Récités lors des angelus  
Que sonnent tant d'heures peu vierges*

Et vraiment tu sens le fagot :  
Tu tournes un homme en nigaud,  
En chiffé, en symbole, en un souffle,  
Le temps de dire ou de faire oui,  
Le temps d'un bonjour ébloui,  
Le temps de baiser ta pantoufle.

Terrible lien, ton galetas!  
On t'y prend toujours sur le tas  
A démolir quelque maroufle,  
Et, décanillés, ces amants,  
Munis de tous les sacrements,  
T'y penses moins qu'à ta pantoufle!

T'as raison! Aime-moi donc mieux  
Que tous ces jeunes & ces vieux  
Qui ne savent pas la manière,  
Moi qui suis dans ton mouvement,  
Moi qui connais le boniment  
Et te voue une cour plénière!

Ne fronce plus ces sourcils-ci,  
Castia, ni cette bouche-ci,  
Laisse-moi puiser tous tes baumes,  
Piana, sucrés, salés, poivrés,  
Et laisse-moi boire, poivrés,  
Salés, sucrés, tes sacrés baumes.









AUBURN.

*Et des châtain's aussi.  
(Chanson de Malbrook.)*

*Tes yeux, tes cheveux indécis,  
L'arc mal précis de tes sourcils,  
La fleur pâlotte de ta bouche,  
Ton corps vague & pourtant dodu,  
Te donnent un air peu farouche  
A qui tout mon hommage est dû.*

*Mon hommage, eh, parbleu! tu l'as.  
Tous les soirs, quels joie & soulas,  
O ma très sortable châtaine,  
Quand vers mon lit tu viens, les seins  
Roides, & quelque peu hautaine,  
Sûre de mes humbles desseins,*

Les seins roides sous la chemise,  
Fière de la fête promise  
A tes sens partout & longtemps,  
Heureuse de savoir ma leure,  
Ma main, mon tout, impénitents  
De ces péchés qu'un fol s'en sèvre!

Sûre de baisers savoureux  
Dans le coin des yeux, dans le creux  
Des bras & sur le bout des mammes,  
Sûre de l'agenouillement  
Vers ce buisson ardent des femmes  
Follement, fanatiquement!

Et hautaine puisque tu sais  
Que ma chair adore à l'excès  
Ta chair & que tel est ce culte  
Qu'après chaque mort, — quelle mort! —  
Elle renaît, dans quel tumulte!  
Pour mourir encore & plus fort.

Oui, ma vague, sois orgueilleuse,  
Car radiense ou sourcilleuse,  
Je suis ton vaincu, tu m'as tien :  
Tu me roules comme la vague  
Dans un délice bien païen,  
Et tu n'es pas déjà si vague!








A MADEMOISELLE \*\*\*

Rustique beauté  
Qu'on a dans les coins,  
Tu sens bon les foins,  
La chair & l'été.

Tes trente-deux dents  
De jeune animal  
Ne vont point trop mal  
A tes yeux ardents.



Ton corps dépravant  
Sous les habits courts,  
— Retrouffés & lourds,  
Tes seins en avant,

Tes mollets savauds,  
Ton buste tentant,  
— Gai, comme impudent,  
Ton cul ferme & gros,

Nous boutent au sang  
Un feu bête & doux  
Qui-nous rend tout fous,  
Croupe, rein & flanc.

Le petit vacher  
Tout fier de son cas,  
Le maître & ses gas,  
Les gas du berger,



*Je meurs si je mens,  
Je les trouve heureux,  
Tous ces culs-terreux,  
D'être tes amants.*







A MADAME \*\*\*

*Vos narines qui vont en l'air,  
Non loin de deux beaux yeux quelconques,  
Sont mignonnes comme ces conques  
Du bord de mer de bains de mer;*

*Un sourire moins franc qu'aimable  
Découvre de petites dents,  
Diminutifs outreucidants  
De celles d'un loup de la fable;*

*Bien en chair, lente avec du chien,  
On remarque votre personne,  
Et votre voix fine résonne  
Non sans des agréments très bien.*

220  
De la grâce externe & légère  
Et qui me laissait plutôt coi  
Fout de vous un morceau de roi,  
O constitutionnel, chère!

Toujours est-il, regret ou non,  
Que je ne sais pourquoi mon âme  
Par ces froids pense à vous, Madame  
De qui je ne sais plus le nom.



RÉVÉRENCE PARLER



PROLOGUE D'UN LIVRE  
DONT-IL NE PARAÎTRA QUE LES EXTRAITS.CI-APRÈS.

*Ce n'est pas de ces dieux foudroyés,  
Ce n'est pas encore une infortune  
Poétique autant qu'inopportune,  
O lecteur de bon sens, ne fuyez!*

*On sait trop tout le prix du malheur  
Pour le perdre en disant gaspillage.  
Vous n'aurez ni mes traits ni mon âge,  
Ni le vrai mal secret de mon cœur.*

*Et de ce que ces vers maladifs  
Furent faits en prison, pour tout dire,  
On ne va pas crier au martyr.  
Que Dieu vous garde des expansifs!*

On vous donne un livre fait ainsi.  
Prenez-le pour ce qu'il vaut en somme.  
C'est l'agri somnium d'un brave homme  
Étonné de se trouver ici.

On y met, avec la «bonne foy»,  
L'orthographe à peu près qu'on possède  
Regrettant de n'avoir à son aide  
Que ce prestige d'être bien soi.

Vous lirez ce libelle tel quel,  
Tout ainsi que vous feriez d'un autre.  
Ce vœu bien modeste est le seul nôtre,  
N'étant guère après tout criminel.

Un mot encore, car je vous dois  
Quelque lueur en définitive  
Concernant la chose qui m'arrive :  
Je compte parmi les maladroits.

*J'ai perdu ma vie & je sais bien  
Que tout blâme sur moi s'en va fondre :  
A cela je ne puis que répondre  
Que je suis vraiment né Saturnien.*



150





IMPRESSON FAUSSE.

*Dame souris trotte  
Noire dans le gris du soir,  
Dame souris trotte  
Grise dans le noir.*

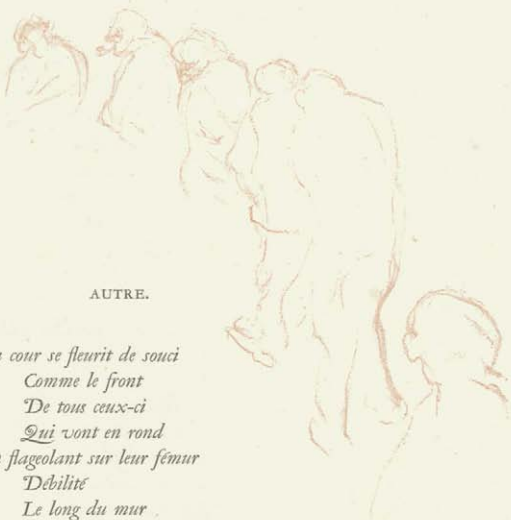
*On sonne la cloche :  
Dormez, les bons prisonniers!  
On sonne la cloche :  
Faut que vous dormiez,*

*Pas de mauvais rêve,  
Ne pensez qu'à vos amours.  
Pas de mauvais rêve :  
Les belles toujours!*

152  
Le grand clair de lune!  
On ronfle ferme à côté.  
Le grand clair de lune  
En réalité!

Un nuage passe,  
Il fait noir comme en un four.  
Un nuage passe.  
Tiens, le petit jour!

Dame souris trotte,  
Rose dans les rayons bleus.  
Dame souris trotte :  
Debout, paresseux!



AUTRE.

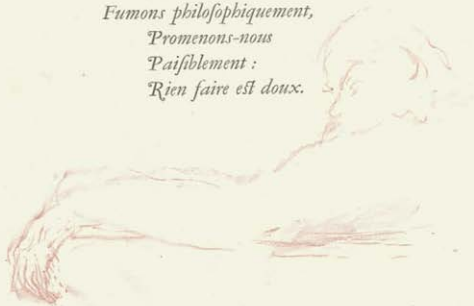
*La cour se fleurit de souci  
Comme le front  
De tous ceux-ci  
Qui vont en rond  
En flageolant sur leur fémur  
Débilité  
Le long du mur  
Fou de clarté.*

*Tournez, Samsons sans Dalila,  
Sans Philistin,  
Tournez bien la  
Meule au destin.  
Vaincu risible de la loi,  
Mouls tour à tour  
Ton cœur, ta foi  
Et ton amour!*


*Ils vont! & leurs panures souliers  
Font un bruit sec,  
Humiliés,  
La pipe au bec.  
Pas un mot ou bien le cacbot,  
Pas un soupir.  
Il fait si chaud  
Qu'on croit mourir.*

*J'en suis de ce cirque effaré,  
Soumis d'ailleurs  
Et préparé  
A tous malheurs.  
Et pourquoi si j'ai contristé  
Ton vœu têtu,  
Société,  
Me choierais-tu?*

*Allons, frères, bons vieux voleurs,  
Doux vagabonds,  
Filous en fleurs,  
Mes chers, mes bons,  
Fumons philosophiquement,  
Promenons-nous  
Paisiblement :  
Rien faire est doux.*







RÉVERSIBILITÉS.

Totus in maligno positus.

*Entends les pompes qui font  
Le cri des chats.  
Des sifflets viennent & vont  
Comme en pourchas.  
Ab! dans ces tristes décors  
Les Déjàs sont les Encors!*

*O les vagues Angelus!  
(Qui viennent d'où?)  
Vois s'allumer les Saluts  
Du fond d'un trou.  
Ab! dans ces mornes séjours  
Les Jamais sont les Toujours!*

160  
*Quels rêves épouvantés,  
Vous grands murs blancs!  
Que de sanglots répétés,  
Fous ou dolents!  
Ab! dans ces piteux retraits  
Les Toujours sont les Jamais!*

*Tu meurs doucereusement,  
Obscurément,  
Sans qu'on veille, ô cœur aimant,  
Sans testament!  
Ab! dans ces deuils sans rachats  
Les Encors sont les Déjàs!*



TANTALIZED.

L'aile où je suis donnant juste sur une gare,  
J'entends de nuit (mes nuits sont blanches) la bagarre  
Des machines qu'on chauffe & des trains ajustés,  
Et vraiment c'est des bruits de nids repercutés  
A des cieux de fonte & de verre & gras de bouille,  
Vous n'imaginez pas comme cela gazouille  
Et comme l'on dirait des efforts d'oiselets  
Vers des vols tout prochains à des cieux violets  
Encore & que le point du jour éclaire à peine.  
O ces wagons qui vont dévaler dans la plaine!



150






INVRAISEMBLABLE MAIS VRAI.

*Las! je suis à l'Index & dans les dédicaces  
Me voici Paul V... pur & simple. Les audaces  
De mes amis, tant les éditeurs sont des saints,  
Doivent éliminer mon nom de leurs desseins,  
Extraordinaire & saponaire tonnerre  
D'une excommunication que je vénère  
Au point d'en faire des fautes de quantité!  
Vrai, si je n'étais pas (forcément) défiste  
Des choses, j'aimerais, surtout m'étant contraire,  
Cette pudeur du moins si rare de libraire.*

120  
7/5





LE DERNIER DIZAIN.

*O Belgique qui m'as valu ce dur loisir  
Merci! J'ai pu du moins réfléchir & saisir  
Dans le silence doux & blanc de tes cellules  
Les raisons qui fuyaient comme des libellules  
A travers les roseaux bavards d'un monde vain,  
Les raisons de mon être éternel & divin,  
Et les étiqueter comme en un beau musée  
Dans les cases en fin cristal de ma pensée.  
Mais, ô Belgique, assez de ce huis clos tétu!  
Ouvre enfin, car c'est bon pour une fois, sais-tu!*

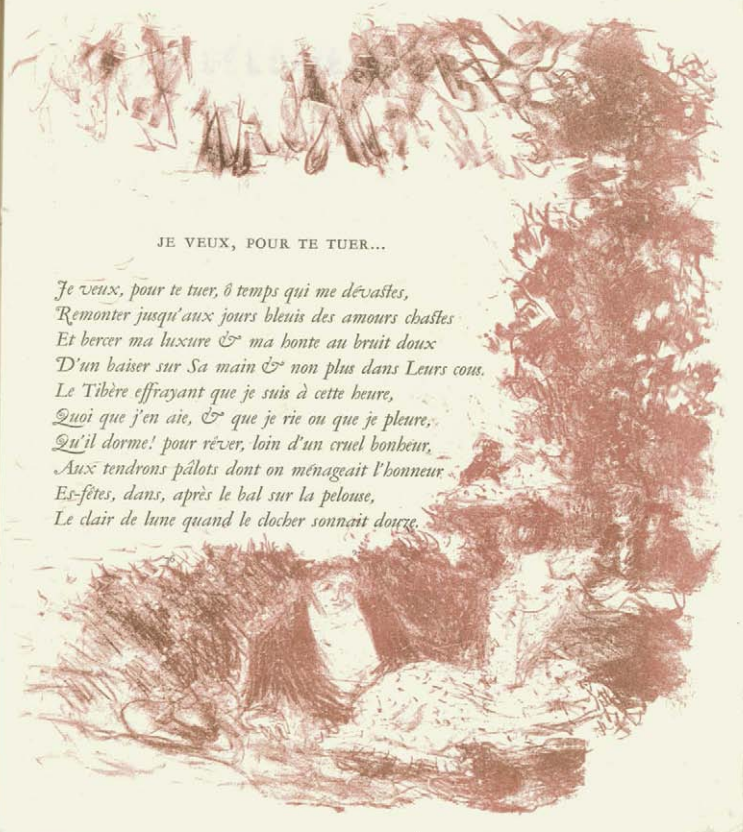
Bruxelles, août 1873. — Mons, janvier 1875.



LUNES







JE VEUX, POUR TE TUER...

*Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastes,  
Remonter jusqu'aux jours bleus des amours chastes  
Et bercer ma luxure & ma honte au bruit doux  
D'un baiser sur Sa main & non plus dans Leurs cons.  
Le Tibère effrayant que je suis à cette heure,  
Quoi que j'en aie, & que je rie ou que je pleure,  
Qu'il dorme! pour rêver, loin d'un cruel bonheur,  
Aux tendrons pâlots dont on ménageait l'honneur  
Es-fêtes, dans, après le bal sur la pelouse,  
Le clair de lune quand le clocher sonnait douze.*





A LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE.

*C'est à cause du clair de la lune  
Que j'assume ce masque nocturne  
Et de Saturne penchant son urne  
Et de ces lunes l'une après l'une.*

*Des romances sans paroles ont,  
D'un accord discord ensemble & frais,  
Agacé ce cœur sadasse exprès.  
O le son, le frisson qu'elles ont!*

Il n'est pas que vous n'ayez fait grâce  
A quelqu'un qui vous jetait l'offense :  
Or, moi, je pardonne à mon enfance  
Revenant fardée & non sans grâce.

Je pardonne à ce mensonge-là  
En faveur en somme du plaisir  
Très banal drôlement qu'un loisir  
Douloureux un peu m'inocula.





EXPLICATION.

*Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.*  
P. V.

*Le bonheur de saigner sur le cœur d'un ami,  
Le besoin de pleurer bien longtemps sur son sein,  
Le désir de parler à lui, bas à demi,  
Le rêve de rester ensemble sans dessein!*

*Le malheur d'avoir tant de belles ennemies,  
La satiété d'être une machine obscène,  
L'horreur des cris impurs de toutes ces lamies,  
Le cauchemar d'une incessante mise en scène!*

*Mourir pour sa Patrie ou pour son Dieu, gaiement,  
Ou pour l'autre, en ses bras, & baisant chastement  
La main qui ne trahit, la bouche qui ne ment!*

110

Vivre loin des devoirs & des saintes tourmentes  
Pour les seins clairs & pour les yeux luisants d'amantes,  
Et pour le . . . reste! vers telles morts infamantes!





AUTRE EXPLICATION.

*Amour qui ruisselais de flammes & de lait,  
Qu'est devenu ce temps, & comme est-ce qu'elle est,  
La constance sacrée au chrême des promesses?  
Elle ressemble une putain dont les prouesses  
Empliraient cent bidets de futurs sœtus froids;  
Et le temps a crû mais pire, tels les effrois  
D'un polype grossi d'heure en heure & qui pète.  
Lâches, nous! de nous être ainsi lâches!*

« Arrête!

*Dit quelqu'un de dedans le sein. C'est bien la loi.  
On peut mourir pour telle ou tel, on vit pour soi,  
Même quand on voudrait vivre pour tel ou telle!*

Et puis l'heure sévère, ombre de la mortelle,  
S'en vient déjà couvrir les trois quarts du cadran.  
Il faut, dès ce jour d'hui, renier le tyran  
Plaisir, & se complaire aux prudents hyménées,  
Quittant le souvenir des heures entraînées  
Et des gens. Et voilà la norme & le flambeau.  
Ce sera bien.»

L'Amour :

«Ce ne serait pas beau.»





LIMBES.

*L'imagination, reine,  
Tient ses ailes étendues,  
Mais la robe qu'elle traîne  
A des lourdeurs perdues.*

*Cependant que la Pensée,  
Papillon, s'envole & vole,  
Rose & noir clair, lancée  
Hors de la tête frivole.*

*L'imagination, sise  
En son trône, ce fier siège!  
Assiste, comme indécise,  
A tout ce prestre manège,*



Et le papillon fait rage,  
Monte & descend, plane & vire :  
On dirait dans un naufrage  
Des culbutes du navire.

La reine pleure de joie  
Et de peine encore, à cause  
De son cœur qu'un chaud pleur noie,  
Et n'entend goutte à la chose.

Psyché Deux pourtant se lasse.  
Son vol est la main plus lente  
Que cent tours de passe-passe  
Ont faite toute tremblante.

Hélas, voici l'agonie!  
Qui s'en fût formé l'idée ?  
Et tandis que, bon génie  
Plein d'une douceur lactée,

*La bestiole céleste  
S'en vient palpiter à terre,  
La Folle-du-Logis reste  
Dans sa gloire solitaire!*







LOMBES.

Deux femmes des mieux m'ont apparue cette nuit.  
Mon rêve était au bal, je vous demande un peu!  
L'une d'entre elles maigre assez, blonde, un œil bleu,  
Un noir & ce regard mécréant qui poursuit.

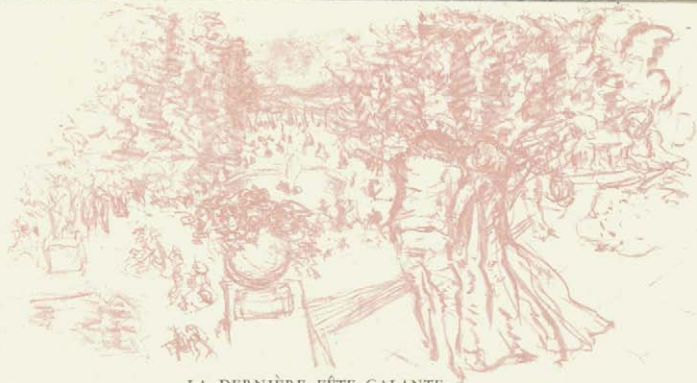
L'autre, brune au regard sournois qui flatte & nuit.  
Seins joyeux d'être vus, dignes d'un demi-dieu!  
Et toutes deux avaient, pour rappeler le jeu  
De la main chaude sous la traîne qui bruit,

Des bas de dos très beaux & d'une gaieté folle  
Auxquels il ne manquait vraiment que la parole,  
Royale arrière-garde aux combats du plaisir.

*Et ces dames — scrutez l'armorial de France —  
S'efforçaient d'entamer l'orgueil de mon désir,  
Et n'en revenaient pas de mon indifférence.*

Vouziers (Ardennes), 13 avril — 13 mai 1885.





LA DERNIÈRE FÊTE GALANTE.

*Pour une bonne fois séparons-nous,  
Très chers messieurs & si belles mesdames,  
Assez comme cela d'épithalames,  
Et puis là, nos plaisirs furent trop doux.*

*Nul remords, nul regret vrai, nul désastre!  
C'est effrayant ce que nous nous sentons  
D'affinités avecque les moutons  
Enrubannés du pire poëtastre.*

*Nous fûmes trop ridicules un peu  
Avec nos airs de n'y toucher qu'à peine.  
Le Dieu d'amour veut qu'on ait de l'haleine,  
Il a raison! Et c'est un jeune Dieu.*

*Séparons-nous, je vous le dis encore.  
O que nos cœurs qui furent trop bélants,  
Dès ce jourd'hui réclament trop burlants,  
L'embarquement pour Sodome & Gomorrhe!*





POÈME SATURNIEN.

*Ce fut bizarre & Satan dut rire.  
Ce jour d'été m'avait tout soûlé.  
Quelle chanteuse impossible à dire  
Et tout ce qu'elle a débougé!*

*Ce piano dans trop de fumée  
Sous des suspensions à pétrole!  
Je crois, j'avais la bile enflammée,  
J'entendais de travers ma parole.*

*Je crois, mes sens étaient à l'envers,  
Ma bile avait des bouillons fantasques.  
O les refrains de cafés-concerts,  
Faussés par le plus plâtre des masques!*



Dans des troquets comme en ces bourgades,  
J'avais rôdé, suçant peu de glace.  
Trois galopins aux yeux de tribades  
Dévisageaient sans fin ma grimace.

Je fus hué manifestement  
Par ces voyous, non loin de la gare,  
Et les engueulai si goulûment  
Que j'en faillis gober mon cigare.

Je rentre : une voix à mon oreille,  
Un pas fantôme. Aucun ou personne ?  
On m'a frôlé. — La nuit sans pareille !  
Ah ! l'heure d'un réveil drôle sonne.


Attigny (Ardennes), 31 mai — 1<sup>er</sup> juin 1885.

L'IMPUDENT.


*La misère & le mauvais œil,  
Soit dit sans le calomnier,  
Ont fait à ce monstre d'orgueil  
Une âme de vieux prisonnier.*

*Oui, jettatore, oui, le dernier  
Et le premier des gueux en deuil  
De l'ombre même d'un denier  
Qu'ils poursuivront jusqu'au cercueil.*

*Son regard mûrit les enfants.  
Il a des refus triomphants.  
Même il est bête à sa façon.*



*Beautés passant, au lieu de sons,  
Faites à ce mauvais garçon  
L'aumône seulement . . . de vous.*



L'IMPÉNITENT.

*Rôdeur vanné, ton œil fané  
Tout plein d'un désir satané,  
Mais qui n'est pas l'œil d'un belître,  
Quand passe quelqu'un de gentil,  
Lance un éclair comme une vitre.*

*Ton blaire flaire, âpre & subtil,  
Et l'étamine & le pistil,  
Toute fleur, tout fruit, toute viande,  
Et ta langue d'homme entendu  
Pourelèche ta lèvre friande.*

Vieux faune en l'air guettant ton dû,  
As-tu vraiment bandé, tendu  
L'arme assez de tes paillardises?  
L'as-tu, drôle, braquée assez?  
Ce n'est rien que tu nous le dises.

Quoi, malgré ces reins fricassés,  
Ce cœur éreinté, tu ne sais  
Que dévouer à la luxure  
Ton cœur, tes reins, ta poche à fiel,  
Ta rate & toute ta fressure!

Sucrés & doux comme le miel,  
Damnants comme le feu du ciel,  
Bleus comme fleur, noirs comme poudre,  
Tu raffoles beaucoup des yeux  
De tout genre en dépit du Foudre.

Les nez te plaisent, gracieux  
Ou simplement malicieux

Étant la force des visages,  
Étant aussi, suivant des gens,  
Des indices & des présages.

Longs baisers plus clairs que des chants,  
Tout petits baisers astringents  
Qu'on dirait qui vous sucent l'âme,  
Bons gros baisers d'enfants, légers  
Baisers danseurs, telle une flamme.

Baisers mangeurs, baisers mangés,  
Baisers buveurs, bus, enragés,  
Baisers languides & farouches,  
Ce que l'aime bien, c'est surtout,  
N'est-ce pas? les belles bouanches.

Les corps enfin sont de ton goût,  
Mieux pourtant couchés que debout,  
Se mourant sur place qu'en marche,  
Mais de n'importe quel climat,  
Pont-Saint-Esprit ou Pont-de-l'Arche.

Pour que ce goût les acclamât  
Mince, grands d'aspect plutôt mat,  
Faudrait pourtant du jeune en somme.  
Pieds fins & forts, tout légers bras  
Musculeux & des cheveux comme

Ça tombe, longs, bouclés ou ras, —  
Simon pervers & scélérats  
Tout à fait, un peu d'innocence  
En moins, pour toi sauver, du moins,  
Quelque ombre encore de décence?

Nenni dà! Vous, soyez témoins,  
Dieux la connaissant dans les coins,  
Que ces manières de parts telles,  
Sont pour s'amuser mieux au fond  
Sans trop musser aux bagatelles.

C'est ainsi que les choses vont  
Et que les raillards fieffés font.



Mais tu te ris de ces morales, —  
Tel un quelqu'un plus que pressé  
Passe outre aux défenses murales!

Et tu réponds, un peu lassé  
De te voir ainsi relancé,  
De ta voix que la soif dégrade  
Mais qui n'est pas d'un marmiteux :  
« Qu'y peux-tu faire, camarade,

Si nous sommes cet amiteux? »





SUR UNE STATUE DE GANYMÈDE.

*Eh quoi! Dans cette ville d'eaux,  
Trêve, repos, paix, intermède,  
Encore toi de face & de dos,  
Beau petit ami Ganymède.*

*L'aigle t'emporte, on dirait comme  
Amoureux de parmi les fleurs.  
Son aile, d'élan économe,  
Semble te vouloir par ailleurs*

*Que chez ce Jupin tyrannique,  
Comme qui dirait au Revard<sup>(1)</sup>  
Et son œil qui nous fait la nique  
Te coule un drôle de regard.*

(1) Montagne aux environs d'Aix-les-Bains.

Bab! reste avec nous, bon garçon,  
Notre ennui, viens donc le distraire  
Un peu de la bonne façon.  
N'es-tu pas notre petit frère?





PROLOGUE SUPPRIMÉ  
À UN LIVRE D'«INVECTIVES».

*Mes femmes, toutes! Et ce n'est pas effrayant :  
A peu près, en trente ans! neuf, ainsi que les Muses,  
Je vous évoque Et vous invoque, cœur riant,  
Au seuil de ce recueil où, mon fiel, tu t'amuses.*

*Neuf environ! Sans m'occuper du casuel,  
Des amours de raccroc, des baisers de rencontre,  
Neuf que j'aimais Et qui m'aimaient, ceci c'est réel,  
Ou que non pas, qu'importe à ce Fiel qui se montre?*

Je vous évoque, corps si choyés, chères chairs,  
Seins adorés, regards où les miens vinrent vivre  
Et mourir, & tous les trésors encor plus chers,  
Je vous invoque au seuil, mesdames, de mon livre :

Toi qui fus blondinette & mignarde aux yeux bleus,  
Vous mes deux brunes, l'une grasse & grande, & l'autre  
Imperceptible avec, toutes deux, de doux yeux  
De velours sombre, d'où coulait cette âme vôtre;

Et ô rouquine en fleur qui mis ton rose & blanc  
Incendie ès-mon cœur, plutôt noir, qui s'embrase  
A ton étreinte, bras très frais, souple & dur flanc,  
Et l'or mystérieux du vase pour l'extase.

Et vous autres, Parisiennes à l'excès,  
Toutes de musc abandonné sur ma prière  
(Car je déteste les parfums & je ne sais  
Rien de meilleur à respirer que l'odeur fière

Et saine de la femme seule que l'on eut  
Pour le moment sur le moment) & vous, le reste  
Qu'on, sinon très gentil, très moralement, eut  
D'un geste franc, bon, & lesté, sinon céleste.

Je vous atteste, sœurs aimables de mon corps,  
Qu'on fut injuste à mon endroit, & que je souffre  
A cause de cette faiblesse, fleur du corps,  
Perte de l'âme, qui, paraît-il, mène au gouffre.

Au gouffre où les malins, les matois, les «peinards»  
Comme autant de démons d'enfer, un enfer bête  
Et d'autant plus méchant dans ses ennuis trainards.  
Accueillent d'esfroquerie âpre le poète. . .

O mes chères, soyez mes muses, en ce nid  
Encore bienfaisant d'un pamphlet qui s'effore.  
Soyez à ce pauvret que la haine bénit  
Le rire du soleil & les pleurs de l'aurore.

Donnez force & virilité, par le bonheur  
Que vous donniez jadis à ma longue jeunesse,  
Pour que je parle bien, & comme à votre bonheur  
Et comme en votre honneur, & pour que je renaisse

En quelque sorte à la Vigueur, non celle-là  
Que nous deployions en des ères plus propices,  
Mais à celle qu'il faut, au temps où nous voilà,  
Contre les scélérats, les sots & les complices.

O mes femmes, soyez mes muses, voulez-vous?  
Soyez même un petit comme un lot d'Erynnies  
Pour rendre plus méchants mes vers encor trop doux  
A l'adresse de ce vil tas d'ignominies :

Telle contemporaine & tel contemporain  
Dont j'ai trop éprouvé la haine & la rancune,  
Martial & non Juvénal, & non d'airain,  
Mais de poivre & de sel, la mienne de rancune.



Mes vers seront méchants, du moins je m'en prévauz,  
Comme la gale & comme un hallier de vermine,  
Et comme tout . . . Et sus aux griefs vrais ou faux  
Qui m'agacent . . . Muses, or, sus à la vermine!

24 septembre 1891.





LE SONNET DE L'HOMME AU SABLE.

*Aussi, la créature était par trop toujours la même  
Qui donnait ses baisers comme un enfant donne des noix.  
Indifférente à tout, hormis au prestige suprême  
De la cire à moustache & de l'empois des faux cols droits.*

*Et j'ai ri, car je tiens la solution du problème :  
Ce pouf était dans l'air dès le principe, je le vois;  
Quand la chair & le sang, exaspérés d'un long carême,  
Réclamèrent leur dû, — la créature était en bois.*

C'est le conte d'Hoffmann avec de la bêtise en marge,  
Amis qui m'écoutez faites votre entendement large,  
Car c'est la vérité que ma morale, & la voici :

Si, par malheur (puisse d'ailleurs l'augure aller au diable!),  
Quelqu'un de vous devait s'emberlificoter aussi,  
Qu'il réclame un conseil de révision préalable.



GUITARE.

*Le pauvre du chemin creux chante & parle.  
Il dit : « Mon nom est Pierre & non pas Charle  
Et je m'appelle aussi Duchatelet<sup>(1)</sup>.  
Une fois je vis, moi qu'on croit très laid,  
Passer vraiment une femme très belle.  
(Si je la voyais telle, elle était telle.)  
Nous nous mariâmes au vieux curé.  
On eut tout ce qu'on avait espéré,  
Jusqu'à l'enfant qu'on m'a dit vivre encore.  
Mais elle devint la pire pécore  
Même pas digne de cette chanson,  
Et certain beau soir quitta la maison  
En emportant tout l'argent du ménage  
Dont les trois quarts étaient mon apanage.*

(1) Voir Louise Leclercq, nouvelles par l'auteur.

*C'était une voleuse, une sans-cœur,  
Et puis, par des fois, je lui faisais peur.  
Elle n'avait pas l'ombre d'une excuse,  
Pas un amant ou par rage ou par ruse.  
Il paraît qu'elle couche depuis peu  
Avec un individu qui tient lieu  
D'époux à cette femme de querelle.  
Faut-il la tuer ou prier pour elle?»*

*Et le pauvre sait très bien qu'il priera,  
Mais le diable parierait qu'il tuera.*



BALLADE DE LA VIE EN ROUGE.

*L'un toujours vit la vie en rose,  
Jeunesse qui n'en finit plus,  
Seconde enfance moins morose,  
Ni vœux, ni regrets superflus.  
Ignorant tout flux & reflux,  
Ce sage pour qui rien ne bouge  
Règne instinctif : tel un pballus.  
Mais moi je vois la vie en rouge.*

*L'autre ratiocine & glose  
Sur des modes irresolus,  
Soupesant, pesant chaque chose  
De mains gourdes aux lourds calus.*





Lui faudrait du temps tant & plus  
Pour se risquer hors de son bouge.  
Le monde est gris à ce reclus.  
Mais moi je vois la vie en rouge.

Lui, cet autre alentour il ose  
Jeter des regards bien voulus,  
Mais, sur quoi que son œil se pose,  
Il s'exaspère où tu te plus,  
Œil des philanthropes joufflus;  
Tout lui semble noir, vierge ou gouge,  
Les hommes, vins bus, livres lus.  
Mais moi je vois la vie en rouge.

ENVOI

Prince & princesse, allez, élus,  
En triomphe par la route où je  
Trime d'ornières en talus.  
Mais moi je vois la vie en rouge.







MAINS.

*Ce ne sont pas des mains d'atresse,  
De beau prélat quelque peu saint.  
Pourtant une délicatesse  
Y laisse son galbe succinct.*

*Ce ne sont pas des mains d'artiste,  
De poète proprement dit,  
Mais quelque chose comme triste  
En fait comme un groupe en petit;*

*Car les mains ont leur caractère,  
C'est tout un monde en mouvement  
Où le pouce & l'auriculaire  
Donnent les pôles de l'aimant.*

*Les météores de la tête  
Comme les tempêtes du cœur,  
Tout s'y répète & s'y reflète  
Par un don logique & vainqueur.*

*Ce ne sont pas non plus les palmes  
D'un rural ou d'un faubourien;  
Encor leurs grandes lignes calmes  
Disent : « Travail qui ne doit rien. »*

*Elles sont maigres, longues, grises,  
Phalange large, ongle carré.  
Tels en ont aux vitraux d'églises  
Les saints sous le rinceau doré,*

Ou tels quelques vieux militaires  
Déshabités des combats  
Se rappellent leurs longues guerres  
Qu'ils narrent entre haut & bas.

Ce soir elles ont, ces mains sèches,  
Sous leurs rares poils hérissés,  
Des airs spécialement rèches,  
Comme en proie à d'âpres penfers.

Le noir souci qui les agace,  
Leur quasi-songe aigre les font  
Faire une sinistre grimace  
A leur façon, mains qu'elles sont.

J'ai peur à les voir sur la table  
Préméditer là, sous mes yeux,  
Quelque chose de redoutable,  
D'inflexible & de furieux.



*La main droite est bien à ma droite,  
L'autre à ma gauche, je suis seul.  
Les linges dans la chambre étroite  
Prennent des aspects de linceul,*

*Dehors le vent hurle sans trêve,  
Le soir descend insidieux . . .  
Ab! si ce sont des mains de rêve,  
Tant mieux, — ou tant pis, — ou tant mieux!*






LES MORTS QUE.....

*Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe  
Se vengent toujours.  
Ils ont leur manière, & plaignez qui tombe  
Sous leurs grands coups sourds.  
Mieux vaut n'avoir jamais connu la vie,  
Mieux vaut la mort lente d'autres suivie,  
Tant le temps est long, tant les coups sont lourds.*

*Les vivants qu'on fait pleurer comme on saigne  
Se vengent parfois.  
Ceux-là qu'ils ont pris, qu'un chacun les plaigne,  
Pris entre leurs doigts.  
Mieux vaut un ours & les jeux de sa patte,  
Mieux vaut cent fois le chanvre & sa cravate,  
Mieux vaut l'écredon d'Othello cent fois.*

O toi, persécuteur, crains le vampire  
Et crains l'étrangleur :  
Leur jour de colère apparaîtra pire  
Que toute douleur.  
Tiens ton âme prête à ce jour ultime  
Qui surprendra l'assassin comme un crime  
Et fondra sur le vol comme un voleur.





NOUVELLES VARIATIONS  
SUR LE POINT-DU-JOUR.

*Le Point-du-Jour, le point blanc de Paris,  
Le seul point blanc, grâce à tant de bâtiſſe  
Et neuve & laide & que je t'en ratiffè,  
Le Point-du-Jour, aurore des paris!*

*Le bonneteau fleurit «deſſur» la berge,  
La bonne têt s'y déprave, tant pis  
Pour elle & tant mieux pour le birbe gris  
Qui lui du moins la croit encore vierge.*

*Il a raiſon, le vieux, car voyez donc  
Comme eſt joli toujours le paysage :  
Paris au loin, triſte & gai, fol & ſage,  
Et le Trocadéro, ce cas, au fond.*

Puis la verdure & le ciel & les types  
Et la rivière obscène & molle, avec  
Des gens trop beaux, leur cigare à leur bec :  
Épatants ces metteurs-au-vent de tripes!







PIERROT GAMIN.

*Ce n'est pas Pierrot en herbe  
Non plus que Pierrot en gerbe.  
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot.  
Pierrot gamin, Pierrot gosse,  
Le cerneau hors de la coiffe,  
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot.*

*Bien qu'un rien plus haut qu'un mètre,  
Le mignon drôle sait mettre  
Dans ses yeux l'éclair d'acier  
Qui sied au subtil génie  
De sa malice infinie  
De poète-grimacier.*

Lèvres rouge-de-blessure  
Où sommeille la luxure,  
Face pâle aux rictus fins,  
Longue, très accentuée,  
Qu'on dirait habituée  
A contempler toutes fins;


Corps fluet & non pas maigre,  
Voix de fille & non pas aigre,  
Corps d'épèbe en tout petit,  
Voix de tête, corps en fête,  
Créature toujours prête  
A souïler chaque appétit.

Va, frère, va, camarade,  
Fais le diable, bats l'estrade  
Dans ton rêve & sur Paris  
Et par le monde, & sois l'âme  
Vile, haute, noble, infâme  
De nos innocents esprits!

*Grandis, car c'est la coutume,  
Cube ta riche amertume,  
Exagère ta gaieté,  
Caricature, auréole,  
La grimace & le symbole  
De notre simplicité!*







LES PASSIONS.....

*Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours  
Sont des amours aussi, tendres & furieuses,  
Avec des particularités curieuses  
Que n'ont pas les amours certes de tous les jours.*

*Même plus qu'elles & mieux qu'elles héroïques,  
Elles se parent de splendeurs d'âme & de sang  
Telles qu'au prix d'elles les amours dans le rang  
Ne sont que Ris & Jeux ou besoins érotiques,*

*Que vains proverbes, que riens d'enfants trop gâtés,  
— «Ab! les pauvres amours banales, animales,  
Normales! Gros goûts lourds ou frugales fringales,  
Sans compter la sottise & des fécondités!»*

— Peuvent dire ceux-là que sacre le haut Rite,  
Ayant conquis la plénitude du plaisir,  
Et l'insatiabilité de leur désir  
Bénéfisant la fidélité de leur mérite.

La plénitude! Ils l'ont superlativement :  
Baisers repus, gorgés, mains privilégiées  
Dans la richesse des caresses repayées,  
Et ce divin final anéantissement!

Comme ce sont les forts & les forts, l'habitude  
De la force les rend invaincus au déduit.  
Plantureux, savoureux, débordant, le déduit!  
Je le crois bien qu'ils l'ont la pleine plénitude!

Et pour combler leurs vœux, chacun d'eux tour à tour  
Fait l'action suprême, a la parfaite extase,  
— Tantôt la coupe ou la bouche & tantôt le vase —  
Pâmé comme la nuit, fervent comme le jour.

Leurs beaux ébats sont grands & gais. Pas de ces crises :  
Vapeurs, nerfs. Non, des jeux courageux, puis d'heureux  
Bras las autour du cou, pour de moins languoureux  
Qu'étroits sommeils à deux, tout coupés de reprises.

Dormez, les amoureux! Tandis qu'autour de vous  
Le monde inattentif aux choses délicates,  
Bruit ou gît en somnolences scélérates,  
Sans même, il est si bête! être de vous jaloux.

Et ces réveils francs, clairs, rians, vers l'aventure  
De fiers damnés d'un plus magnifique sabbat?  
Et salut, témoins purs de l'âme en ce combat  
Pour l'affranchissement de la lourde nature!







LÆTI ET ERRABUNDI.

Les courses furent intrépides  
(Comme aujourd'hui le repos pèse!)  
Par les steamers & les rapides.  
(Que me veut cet at home obèse?)

Nous allions, — vous en souvient-il,  
Voyageur où ça disparu? —  
Filant légers dans l'air subtil,  
Deux spectres joyeux, on eût cru!

Car les passions satisfaites  
Insolemment outre mesure  
Mettaient dans nos têtes des fêtes  
Et dans nos sens, que tout rassure,

*Tout, la jeunesse, l'amitié,  
Et nos cœurs, ah! que dégagés  
Des femmes prises en pitié  
Et du dernier des préjugés,*

*Laisant la crainte de l'orgie  
Et le scrupule au bon ermite,  
Puisque quand la borne est franchie  
Ponsard ne veut plus de limite.*

*Entre autres blâmables excès  
Je crois que nous bûmes de tout,  
Depuis les plus grands vins français  
Jusqu'à ce fero, jusqu'au stout,*

*En passant par les eaux-de-vie  
Qu'on cite comme redoutables,  
L'âme au septième ciel ravie,  
Le corps, plus humble, sous les tables.*

Des paysages, des cités  
Posaient pour nos yeux jamais las;  
Nos belles curiosités  
Eussent mangé tous les atlas.

Fleuves & monts, bronzes & marbres,  
Les couchants d'or, l'aube magique,  
L'Angleterre, mère des arbres,  
Fille des beffrois, la Belgique,

La mer, terrible & douce au point, —  
Brochaient sur le roman très cher  
Que ne discontinuait point  
Notre âme, — & quid de notre chair? . . . —

Le roman de vivre à deux hommes  
Mieux que non pas d'époux modèles,  
Chacun au tas versant des sommes  
De sentiments forts & fidèles.

L'envie aux yeux de basilic  
Censurait ce mode d'écot :  
Nous dinions du blâme public  
Et soupions du même fricot.

La misère aussi faisait rage  
Par des fois dans le pbalanstère :  
On ripostait par le courage,  
La joie & les pommes de terre.

Scandaleux sans savoir pourquoi,  
(Peut-être que c'était trop beau)  
Mais notre couple restait coi  
Comme deux bons porte-drapeau,

Cois dans l'orgueil d'être plus libres  
Que les plus libres de ce monde,  
Sourd aux gros mots de tous calibres,  
Inaccessible au rire immonde.

*Nous avions laissé sans émoi  
Tous impédiments dans Paris,  
Lui quelques sots bernés, & moi  
Certaine princesse Souris,*

*Une sottise qui tourna pire . . .  
Puis soudain tomba notre gloire,  
Tels, nous, des maréchaux d'empire  
Déçus en brigands de la Loire.*

*Mais déçus volontairement!  
C'était une permission,  
Pour parler militairement,  
Que notre séparation,*

*Permission sous nos semelles,  
Et depuis combien de campagnes!  
Pardonnâtes-vous aux femelles?  
Moi j'ai peu revu ces compagnes,*

*Assés toutefois pour souffrir.  
Ab! quel cœur faible que mon cœur!  
Mais mieux vaut souffrir que mourir  
Et surtout mourir de langueur.*

*On vous dit mort, vous. Que le Diable  
Emporte avec qui la colporte  
La nouvelle irrémédiable  
Qui vient ainsi battre ma porte!*

*Je n'y veux rien croire. Mort, vous,  
Toi, dieu parmi les demi-dieux!  
Ceux qui le disent sont des fous.  
Mort, mon grand péché radieux,*

*Tout ce passé brûlant encore  
Dans mes veines & ma cervelle  
Et qui rayonne & qui fulgore  
Sur ma ferveur toujours nouvelle!*

Mort tout ce triomphe inouï  
Retentissant sans frein ni fin  
Sur l'air jamais évanoui  
Que bat mon cœur qui fut divin!

Quoi, le miraculeux poème  
Et la toute-philosophie,  
Et ma patrie & ma bohème  
Morts? Allons donc! tu vis ma vie!









BALLADE DE LA MAUVAISE RÉPUTATION.

*Il eut des temps quelques argents  
Et régala ses camarades  
D'un sexe ou deux, intelligents  
Ou charmants, ou bien les deux grades,  
Si que dans les esprits malades  
Sa bonne réputation  
Subit que de dégringolades!  
Lucullus? Non. Trimalcion.*

*Sous ses lambris c'étaient des chants  
Et des paroles point trop fades.  
Eros & Bacchos indulgents  
Présidaient à ces sérénades*

*Qu'accompagnaient des embrassades.  
Puis chœurs & conversation  
Cessaient pour des fins peu maussades.  
Lucullus? Non. Trimalcion.*

*L'aube pointait & ces méchants  
La saluaient par cent aubades  
Qui réveillaient au loin les gens  
De bien, & par mille rasades.  
Cependant de vagues brigades  
— Zèle ou dénonciation —  
Verbalisaient chez des alcades.  
Lucullus? Non. Trimalcion.*

ENVOI.

*Prince, ô très haut marquis de Sade,  
Un souris pour votre scion  
Fier derrière sa palissade.  
Lucullus? Non. Trimalcion.*



CAPRICE.

O poète, faux pauvre & faux riche, homme vrai,  
Jusqu'en l'extérieur riche & pauvre pas vrai,  
(Dès lors, comment veux-tu qu'on soit sûr de ton cœur?)  
Tour à tour souple drôle & monsieur somptueux,  
Du vert clair plein d'«espère» au noir complotueux,  
Ton habit a toujours quelque détail blagueur.

Un bouton manque. Un fil dépasse. D'où venue  
Cette tache — ah ça, malvenue ou bienvenue? —  
Qui rit & pleure sur le cheviot & la toile?  
Nœud noué bien & mal, soulier luisant & terne.  
Bref, un type à se pendre à la Vieille-Lanterne  
Comme à marcher, gai proverbe, à la belle étoile.

Gueux, mais pas comme ça, l'homme vrai, le seul vrai,  
Poète, va, si ton langage n'est pas vrai,  
Toi l'es, & ton langage, alors! Tant pis pour ceux  
Qui n'auront pas aimé, sous comme autant de tois,  
La lune pour chauffer les sans femmes ni toits,  
La mort, ah! pour bercer les cœurs malchanceux.

Pauvres cœurs mal tombés, trop bons & très fiers, certes!  
Car l'ironie éclate aux lèvres belles, certes,  
De vos blessures, cœurs plus blessés qu'une cible,  
Petits sacrés-cœurs de Jésus plus lamentables!  
Va, poète, le seul des hommes véritables,  
Meurs sauvé, meurs de faim pourtant le moins possible.





BALLADE SAPPHO.

*Ma douce main de maîtresse & d'amant  
Passé & rit sur ta chère chair en fête,  
Rit & jouit de ton jouissement.  
Pour la servir tu sais bien qu'elle est faite,  
Et ton beau corps faut que je le devête  
Pour l'enivrer sans fin d'un art nouveau  
Toujours dans la caresse toujours prête.  
Je suis pareil à la grande Sappho.*

*Laisse ma tête errant & s'abîmant  
A l'aventure, un peu sarouche, en quête  
D'ombre & d'odeur & d'un travail charmant  
Vers les saveurs de ta gloire secrète.*

Laisse rôder l'âme de ton poète  
Partout par là, champ ou bois, mont ou vau,  
Comme tu veux & si je le souhaite.  
Je suis pareil à la grande Sappho.

Je presse alors tout ton corps goulument,  
Toute ta chair contre mon corps d'athlète  
Qui se bande & s'amollit par moment,  
Heureux du triomphe & de la défaite  
En ce conflit du cœur & de la tête.  
Pour la stérile étreinte où le cerveau  
Vient faire ensu la nature complète,  
Je suis pareil à la grande Sappho.

ENVOI.

Prince ou princesse, honnête ou malhonnête,  
Qui qu'en grogne & quel que soit son niveau,  
Trop su poète ou divin proxénète,  
Je suis pareil à la grande Sappho.



## TABLE DES MATIERES.

	Pages.
Dédicace .....	1
Allégorie .....	4

### LES AMIES.

Sur le balcon .....	9
Pensionnaires .....	11
Per amica silentia .....	13
Printemps .....	15
Été .....	17
Sappho .....	19

### FILLES.

A la princesse Roukine .....	23
Séguidille .....	27

Casta Piana.....	31
Auburn.....	35
A Mademoiselle***.....	39
A Madame***.....	43

#### RÉVÉRENCE PARLER.

Prologue d'un livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après.....	47
Impression fautive.....	51
Autre.....	53
Réversibilités.....	57
Tantalized.....	59
In vraisemblable mais vrai.....	61
Le dernier dizain.....	63

#### LUNES.

Je veux, pour te tuer.....	67
A la manière de Paul Verlaine.....	69
Explication.....	71
Autre explication.....	73
Limbes.....	75
Lombes.....	79



La dernière fête galante.....	81
Poème saturnien.....	83
L'impudent.....	85



L'impénitent .....	87
Sur une statue de Ganymède.....	93
Prologue supprimé à un livre d'invectives.....	95
Le sonnet de l'homme au sable.....	101
Guitare .....	103
Ballade de la vie en rouge.....	105
Mains .....	107
Les morts que.....	111
Nouvelles variations sur le point du jour.....	113
Pierrot gamin.....	115
Les passions.....	119
L'arti et errabundi.....	123
Ballade de la mauvaise réputation.....	131
Caprice.....	133
Ballade Sappho.....	135







LES ORNEMENTS DU LIVRE ONT ÉTÉ DESSINÉS PAR PIERRE DONNARD ET GRAVÉS SUR BOIS PAR T. BELTRAND.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 29 SEPTEMBRE 1900,  
SUR LES PRESSES À BRAS DE L'IMPRIMERIE NATIONALE, AVEC UNE FONTE NOUVELLE DE CARACTÈRES GRAVÉS EN 1540 PAR GARAMOND, SUR L'ORDRE DE FRANÇOIS I<sup>er</sup>.

LE VÉLIN DE HOLLANDE A ÉTÉ FABRIQUÉ SPÉCIALEMENT PAR LA MAISON VAN GELDER, D'AMSTERDAM, AVEC LE FILIGRANE *PARALLÈLEMENT*.

LES LITHOGRAPHIES ONT ÉTÉ IMPRIMÉES À LA PRESSE À BRAS PAR AUGUSTE CLOT.

